

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 29

Artikel: L'hôte de la tour
Autor: Giffard, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214843>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Voyez dans quel désastre
Ste-Croix est réduit :
Passé huitantes quattres
Ménages y sont produits.
Chers voisins et passants,
Las ! voyez quel spectacle :
Le feu du Tout-Puissant
Qui franchis tout obstacle.

Lorsqu'on vivoit en calme
Et en prospérité,
Il vient soudain l'allarme
Et la perplexité.
Chacun de toutes parts
Court surpris, tremble, crie
En vain alors trop tars,
Trouble de l'incendie.

Jeunes enfants et vieux même
Que l'année mille sept cent
Quarante quatrième
Vous soit toujours présent.
Sainte-Croix et Bulet.
Les mêmes sorts subronts,
Eus le premier juillet,
Nous le trois nous surprinent.

Voyant nos domiciles
S'en aller promptement
En cendres inutiles
Et en brouillards fuments.
Alors l'aspect étoit
Bien touchant, for sensible.
Las ! on se lamentoit
Dans son malheur pénible !

Mais quand on vit en erinte
Que les flammes atteignoient
La maison du Dieu saint
Ce que chacun craignoit,
Ha ! que ce fut alors
Que les allarme et trouble,
Sentan vains nos efforts
Nous ressaisirent au double.

Alors d'agoisse extrême
L'on s'écrie au milieu
De l'embrassement même :
Hélas ! hélas ! mon Dieu !
Las ! le temps est perdu !
Ah ! si du moins encore
Qu'eschapper on le put
Ce grand Dieu qu'on adore !

O ! Sainte-Croix qui porte
L'enseigne du Sauveur,
Qu'estait en toute sorte
L'objet de sa faveur,
Son peuple si soigné
Pour le corps et pour l'âme,
Lui a toujours témoigné
Un amour tout de flame.

Pour tant de gratitude
N'avons rendu à Dieu
Que notre ingratitude
Dans cet étrange lieu.
Et plus Dieu a été
Bénin, doux et propice,
Tant plus a augmenté
Notre extrême malice

Voyez dans quel désastre
Ste-Croix est réduit :
Passé huitantes quattres
Ménages y sont produits.
Chers voisins et passants,
Las ! voyez quel spectacle :
Le feu du Tout-Puissant
Qui franchis tout obstacle.

La livraison de juillet 1919 de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue Suisse* contient les articles suivants :

Marc Péter, conseiller national : Genève et les combats pour la Savoie. — P. Calame : La question jurassienne. — Paul Sirven : Le second voyage de M. Micromégas (sixième partie). — Dr Latt : Le cardinal Mathieu Schinner et ses relations avec l'Angleterre. — Vahiné Papaa : L'île au charme ensorceleur. — L.-R. Deliége : Géographie de guerre (seconde partie). — Dr F. Blanchod : Aux Indes (seconde et dernière partie). — Giuseppe Zoppi : L'œuvre littéraire de Francesco Chiesa. — René Gouzy : Très rigolo... ah ! ah !... (Nouvelle). — E. Krieg : Les Anglais en Palestine. — Chroniques italienne (Francesco Chiesa) ; russe (Ossip-Lourié) ; scientifique (Henry de Varigny) ; politique (Ed. Rossier) ; suisse romande (Maurice Milliod). — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

L'HOTE DE LA TOUR

Il y a quelques jours, à l'occasion du centenaire de la naissance du grand peintre français, on a exhumé du cimetière de la Tour-de-Peilz, où il avait été enterré, les cendres de Gustave Courbet, pour les transférer dans son village natal, Ornans (département du Doubs).

A ce propos, la *Feuille d'avis de Montreux* publia la biographie que voici, de Courbet :

Il y a eu cent ans, le 10 de ce mois, que Gustave Courbet est né à Ornans (Doubs), dans une petite maison située sur le bord de la Loue, rue Froidière. Son père était le propriétaire d'un domaine assez étendu, dont il ne tirait pas, disait-on, tout le parti possible ; on l'avait surnommé « Gudot » ; c'est le terme comtois qui désigne l'homme à lubies, porté vers les nouveautés de toute espèce, ce qu'on appelle ailleurs un original.

Les biographes de Courbet, MM. Gazier, Charles Léger, Maurice Robin s'accordent pour reconnaître, au contraire, le grand sens, la délicatesse et la bonté de sa mère, parente du jurisconsulte Oudot.

Gustave était l'aîné de quatre enfants, le seul garçon de la famille. Il a souvent peint des portraits de ses trois sœurs, Zélie, Zoé et Juliette. A douze ans, l'enfant entra au séminaire d'Ornans. Il y conquit aussitôt la renommée d'un chasseur de papillons hors de pair ; cette vocation se liait sans doute à une volonté excursionniste qui tenait de la manie ; il était encore jeunet que le pays d'Ornans et ses environs immédiats n'avaient plus de secrets pour lui. Son professeur de dessin, le père Beau, se trouva là par le plus heureux des hasards pour le soustraire de propos délibéré à l'étude des plâtres entre quatre murs ; il emmenait ses élèves en plein air et les faisait dessiner d'après nature. Plus que tout autre, ce brave homme a contribué à développer chez Gustave Courbet le sentiment réaliste.

L'idée de son père, l'ami des inventions nouvelles, c'était de faire de Gustave un polytechnicien. Aussi l'envoya-t-il, à dix-huit ans, préparer les premiers examens au collège de Besançon. Mais l'internat n'était pas l'affaire de Courbet ; ses lettres le disent et le redisent. Il proteste à chaque page contre la nourriture, l'absence de tabac, le froid des classes, l'insuffisance de l'enseignement, pour le dessin particulièrement.

Il manque de tendresse pour les condisciples qui l'environnent, aussi bien que pour les professeurs. Finalement, il parvient à convaincre son père de son inaptitude absolue pour les mathématiques, et obtient de lui l'autorisation de prendre des leçons à l'école de dessin de la ville. En laissant de côté toute ambition scientifique, ce père montra qu'il n'était point si malavisé.

Aussitôt Gustave Courbet exécute, pour l'honneur d'être lithographié en même temps qu'un ami, six dessins qui sont curieux à revoir aujourd'hui. On les trouve dans une plaquette intitulée : « Essais poétiques » par Max Buchon. Ce Max Buchon resta toute sa vie un intime de Courbet.

De ce jour, Courbet peint avec frénésie des paysages ou des incidents du pays natal, Ornans et sa pittoresque vallée aux rochers fantastiques, ses magnifiques forêts et les prairies ondulées qui caractérisent la région. Il en va de même des gens ; ils seront toujours, sur ses toiles, des concitoyens qu'il aura vus à la chasse, à la pêche, dans les vignes.

C'était à vingt ans, dit Philippe Burty, un garçon mince, grand, souple, qui portait de longs cheveux noirs, avec une barbe noire et soyeuse. Les yeux étaient langoureux, le nez

droit, le front bas, les lèvres saillantes, maqueuses aux commissures, comme les yeux l'étaient aux angles ; les joues lisses et bombées frappantes de ressemblance avec un profil de roi assyrien. L'accent du terroir était traînant et mélodieux. Tel était le jeune rapin qui partait pour Paris en 1840.

Aujourd'hui, la maison natale de Courbet est devenue — du moins en était-il ainsi en 1910 — une sorte de petit musée où les mains pieuses de sa sœur Juliette, la donatrice généreuse de plusieurs chefs-d'œuvre au Louvre et au Petit Palais, ont réuni quelques tableaux et de menus souvenirs de son frère, parmi lesquels la table pourvue d'une ardoise au centre, où Courbet s'asseyait pour faire la partie avec ses amis de boire de la bière.

Faut-il rappeler que Courbet, pourchassé par le fisc qui lui réclamait les frais de reconstruction de la colonne Vendôme, se réfugiait, en 1873, à la Tour-de-Peilz, où il est mort d'hydropisie, le 31 décembre 1877, dans les bras de sa sœur ?

PIERRE GIFFARD

Vieilles connaissances

La guerre de Trente ans. — Mme Potue, qui a toujours tenu les rênes du gouvernement domestique, dit à son mari :

— Dans un mois, mon cher, nous célébrerons nos noces d'argent.

Monsieur, de mauvaise humeur. — Attendez plutôt encore cinq ans, nous pourrions célébrer la guerre de Trente ans !

* * *

Post Tenebras Lux. — L'autre soir, le correspondant bagnard du *Conteur* rentrait par le dernier poste de Sembrancher dans ses pénates. Arrivé au lieu dit : « Pierra-Grossa », notre voyageur s'écrie :

— Ah ! il a bougrement raison, le grand qui t'attend à Genève de porter, en manchette, « Post Tenebras Lux ! »

Le postillon (se retournant). — Qu'est-ce que cela veut bien dire ?

— Mon ami, cela veut dire que la poste, dans les ténèbres, n'est pas du luxe. — L. Mx.

DERNIÈRE PATROUILLE

Un de nos fidèles amis nous adresse une coupure d'un journal de l'Amérique du sud, qui contient un amusant récit, écrit par un de nos compatriotes — on sait que les Suisses sont nombreux dans ce pays. Le journal auquel nous empruntons ce récit date de 1894 et l'aventure qui fait l'objet de ce dernier est d'une époque plus ancienne encore comme on le verra. Mais ce qui touche nos compatriotes à l'étranger n'a-t-il pas toujours pour nous de l'intérêt, surtout quand nous y trouvons quelque réjouissant témoignage du fidèle amour que gardent ces émigrés à la terre natale ?

Esperanza, 1^{er} juillet 1894.

Aujourd'hui, je vous entretiendrai de notre « Dernière Patrouille ! »

Comme beaucoup de mes lecteurs qui savent la bonté d'avaler ma prose, ne connaissent pas la colonie Esperanza, je dois dire qu'elle se trouve située à environ 32 kilomètres au nord-ouest de Santa-Fé, dans une plaine sans bornes qu'elle était à l'époque de sa fondation habitée par les cerfs, daims, autruches, et se trouvait sur la route des Indiens qui, souvent à cette époque, se dirigeaient sur Santa-Fé, capitale de la province du même nom, où ils semaient la terreur par leurs vols et leurs brigandages.

Esperanza est un grand carré, d'environ huit kilomètres de côté, et les colons devaient, après avoir travaillé le jour, se réunir le soir, et faire les uns la patrouille, pendant que les autres reposaient, et ainsi, chaque année depuis 1862 date de sa fondation, jusqu'en 1862 qui est précisément l'époque à laquelle se réfère l'objet de mon entretien, c'est-à-dire de notre : « Dernière patrouille ! »